

Mauvaise mine, mine de rien

Martine Sombrun

Ayant fini son marché, chargée de multiples paniers bien garnis, Lisa rejoignait tranquillement la station de bus du centre-ville. Détendue et heureuse de la belle journée ensoleillée, elle s'offrait le plaisir d'observer ce qu'il se passait tout autour d'elle, essayant de deviner quelque chose de la vie des personnes qui s'agglutinaient peu à peu devant les panneaux horaires des différents circuits. Et, tout de suite, elle le remarqua. Elle savait qu'elle l'avait déjà vu quelque part tout récemment, mais où ? Cela l'agaça, mais plus elle tentait de se rappeler, plus son esprit s'embrouillait. Pourtant, il était reconnaissable entre mille...

Lui aussi attendait son bus, négligemment appuyé sur le tronc d'un arbre rachitique dont le tour du pied mal bétonné faisait parfois trébucher les gens pressés. Des filles arrivèrent en riant et parlant fort,

on aurait cru des oiseaux colorés et joyeux échappés de leur volière : c'était la sortie des lycées, on était mercredi et elles ne restaient pas à la cantine ce jour-là puisqu'il n'y a pas de cours l'après-midi. Elles portaient toutes la même tenue : jean volontairement élimé sur les cuisses et les poches arrière, nombrils à l'air, tee-shirts multicolores échancrés plus que de raison, maquillage exagéré qui n'arrivait pourtant pas à les enlaidir, la jeunesse est toujours belle... Il y avait ces quatre, notamment, qui se tenaient par la taille et semblaient être très amies, formant un petit groupe à part ; visiblement elles attendaient le même car que l'homme, qui se mit à les observer discrètement, et restèrent à papoter et s'agiter près de l'arbre où il s'appuyait.

Lisa, très vite, ressentit la nervosité qui le gagnait. Ces quatre-là, il les regardait intérieurement ; c'est-à-dire qu'il essayait de les voir sans les dévisager, par de petits coups d'oeil furtifs lancés comme par hasard, comme si son regard, qui semblait se porter sur la façade de la librairie en face, se posait par inadvertance sur ces jeunes corps provocants.

Mais elle sentait qu'il ne voulait pas se l'avouer, et surtout ne pas se faire remarquer : il devait bien savoir que ça n'était pas pour lui, ces jolis minois et ces corps désirables. Cependant il ne pouvait s'empêcher de loucher dessus, et elles, trop futées bien sûr, le remarquèrent vite et se mirent à pouffer de concert en se donnant des petits coups de coude et en lui lançant des oeillades assassines et moqueuses. D'abord décontenancé, humilié même, il se reprit en arborant un air indifférent et tâcha de se refaire une contenance en extirpant de sa poche son tabac et le papier adéquat. Pendant qu'il s'en roulait une, elles le détaillèrent sans vergogne et commentèrent ce qu'elles voyaient en gloussant. Il le savait bien, lui, ce qu'elles voyaient, ces petites gourdes... Lisa aussi le savait et elle souffrait pour lui.

Son vieux blouson, son jean usé de vieillesse et non à cause de la mode, ses chaussures élimées, les chaussettes "tennis" – les seules sans doute qu'il avait trouvées de propres ce matin, imaginait Lisa – sa chemisette bleu délavé et son tee-shirt trop petit, tout ça, il pouvait supporter qu'on en rie... Mais il savait bien pourquoi elles ricanaient, pourquoi elles

lui lançaient ces coups d'oeil moqueurs, pourquoi il n'aurait jamais la moindre chance avec elles, comme du reste avec aucune fille : c'était ce kyste, cette grosseur ignoble qui lui déformait le côté droit du visage, cette boule immonde qui le défigurait depuis si longtemps ; elle était apparue peu à peu au cours de son adolescence, avait grossi, prenant insensiblement de plus en plus de place, se faisant plus pesante et plus défigurante. Et sa mère qui lui disait, *n'y touche pas surtout, laisse faire la nature ; ma grand-mère a eu la même et ça ne l'a pas empêchée de se marier, d'avoir des enfants, de vivre, quoi. Mais son frère l'a eue aussi, et il s'est fait opérer pour l'enlever eh bien, il ne s'est jamais réveillé de l'anesthésie, ah oui, lui, ça l'a empêché de vivre, puisque ça l'a tué, ça l'a tout bonnement tué. Alors, n'y touche pas surtout...*

Et il n'y avait pas touché, pourtant le docteur lui avait assuré que c'était bénin, que ce genre d'opération se faisait à présent couramment, que son grand-oncle était un cas très rare, qu'il avait peut-être des problèmes autres, cardiaques, qui sait, passés inaperçus et responsables de cet accident ; et

aussi que, depuis, la médecine avait fait des progrès...

C'était surtout pour rassurer sa mère qu'il n'avait rien tenté ; elle avait tellement peur de tout, pour ses enfants. Elle sentait bien, elle, qu'ils étaient une famille de moins que rien, qu'ils n'avaient pas droit à "la vraie vie", qu'ils traîneraient toujours on ne savait quelle vieille malédiction responsable de cet état : ils étaient "pauvres", donc exclus de tant de choses. Ils ne pensaient pas à ce mot : marginalité, mais ils le vivaient au quotidien. Elle en avait pris son parti, la mère, et lui aussi, il se laissait couler dans une sorte de "*no lifes' land*" et tentait de survivre dans une indifférence grise.

Pendant que le bus se faisait attendre, Lisa observait le jeune homme avec le plus grand intérêt : sur son visage déformé, elle voyait passer des émotions qui la mettaient mal à l'aise car elle ne savait pas les interpréter, cependant elle sentait que ce n'étaient pas des pensées très gaies. Elle comprenait qu'il était malheureux, perdu dans des considérations négatives. De son côté, il était loin de se rendre

compte qu'il faisait l'objet d'un examen approfondi de la part d'une femme inconnue qu'il n'avait même pas remarquée, tout perturbé par ces filles moqueuses et attirantes. Avec tristesse, il se rappelait son enfance sans argent, le père décédé trop tôt, la mère qui s'était usée à faire des ménages pour les élever, sa soeur et lui. Et puis un jour, l'espérance d'un autre destin pour cette soeur de trois ans plus jeune, elle qui, contrairement à lui, avait été depuis l'école primaire une excellente élève. L'année du bac, elle avait dû remplir comme tous les autres élèves des dossiers pour son orientation future. Elle ne savait pas dans quelle branche s'engager, quoi et comment choisir, on leur avait parlé de facultés, d'instituts universitaires, de grandes écoles, de formations professionnelles diverses, et en l'écoutant, la mère était folle d'angoisse et de désespoir : *chez les gens comme nous* disait-elle, *on ne fait pas d'études, on va travailler. Vois ton frère, il a pris un boulot dès sa sortie de troisième.* Alors la gamine, rebelle et refusant de se laisser aller elle aussi au désespoir, à la fatalité qui voulait qu'elle reste à côté de la "vraie vie", s'était hasardée à en parler à son professeur

principal, qui avait décidé de convoquer la mère et de lui faire prendre rendez-vous avec la conseillère d'orientation.

Il se souvenait très bien de son retour après cette entrevue : elle rayonnait, la mère. Jamais il ne l'avait vue ainsi, rajeunie et les yeux brillants. Elle avait tout jeté en vrac ce qu'elle avait compris, que Myriam était douée, qu'elle devait faire des études supérieures, qu'elle percevrait une bourse suffisante vu la faiblesse des revenus de la famille, qu'elle aurait droit aussi à une chambre universitaire, et qu'elle, sa mère, n'aurait qu'à lui donner un petit supplément, de l'ordre de ce qu'elle dépensait pour sa fille actuellement à la maison ; elle n'avait pas l'habitude du superflu, la Myriam, alors si elle pouvait se contenter de peu pendant quelques années encore, faire du baby-sitting pour se gagner quelques sous et montrer, à ces études-là, autant de courage, de volonté et d'ardeur au travail personnel qu'elle n'en avait eu dans le primaire et le secondaire, dans cinq ans elle pourrait avoir un master de droit et trouver du travail sans problème. La mère répétait : *je ne pensais pas que "les gens*

comme nous" pouvaient aussi accéder à tout cela, c'est le plus beau jour de ma vie, tu te rends compte, Karim, hein ?

Oui, il s'était parfaitement rendu compte que sa mère était heureuse, se sentant déjà grandie par les espoirs de carrière ouverts à sa fille, mais il avait compris aussi qu'il n'avait pas été à la hauteur, lui qui avait toujours tout raté, même le brevet des collèges. *Quel exploit !* s'était exclamé ironiquement son professeur principal devant l'affichage des résultats. *A quoi tu t'attendais, tu espérais un miracle ?* Et les autres élèves ricanèrent, tous ceux de sa classe l'avaient eu, ce fameux brevet. Alors, cet "exploit", il s'en serait bien passé ! Puis il avait enchaîné les essais d'apprentissage, les stages non ou mal rémunérés, les petits boulots, au fur et à mesure que son kyste grossissait. Vu du profil gauche, Karim était normal, plutôt beau garçon malgré la minceur de son visage osseux et son air de chien battu. Mais le profil droit était monstrueux et de face ce n'était guère mieux. Alors, il s'était replié sur lui-même et il vivait à côté des siens en silence et sans joie, comme un meuble qu'on pose à un

endroit et qu'on oublie parce qu'il n'a guère d'utilité et qu'il n'est vraiment pas beau mais qu'on est tellement habitué à lui qu'on ne le voit plus.

Pendant que sa soeur franchissait régulièrement chaque semestre avec succès les examens universitaires pour attaquer enfin la dernière ligne droite en seconde année de master de droit international, il végétait entre les travaux de déballage tôt le matin sur les marchés et la cueillette des fruits à la saison, périodes entrecoupées de durées de chômage plus ou moins longues.

Et puis il y avait eu cette annonce, dans le journal qu'une des patronnes de sa mère lui donnait quand elle l'avait lu et en avait fini les jeux et les mots croisés : une proposition d'emploi. Sa mère l'avait soulignée de rouge et lui avait lancé le quotidien en lui disant, *fais vite, c'est le journal d'avant-hier ; ce n'est qu'un poste à mi-temps, mais c'est mieux que rien, et...*

Oui je sais, avait-il coupé, si on ne tente rien, on n'a rien ; tu me le répètes assez. Je vais me présenter, maman.

Il s'était présenté en effet, persuadé que sa disgrâce physique allait l'éliminer d'office, si tant était que le poste ne fût pas encore pris. Contre toute attente, le boulot n'avait pas encore trouvé preneur, et contre toute attente également, le patron l'avait regardé, lui, sans a priori, le faisant tourner sur lui-même. Il avait dit, *je vous prends à l'essai, ça tombe bien, le côté que verront les clients, ça sera votre bon profil.* Karim n'en était pas revenu. Il restait sur ses gardes, se demandant si ce rêve durerait longtemps : obtenir un boulot pas trop difficile, même à mi-temps, c'était inespéré, et en plus, n'avoir que "son bon profil" à montrer... Cela l'avait déridé, pour une fois ! Quelle bonne blague ! Bien sûr il n'avait pas encore fini son mois d'essai, mais jusque-là ça s'était plutôt bien passé, et il savait parler correctement aux clients, pour le peu qu'il avait à leur dire...

Il en était là de ses pensées lorsque son bus arriva. Posément il éteignit son mégot contre l'écorce de l'arbre, le jeta d'une pitchenette habile dans la poubelle et attendit son tour ; il monta le dernier, après Lisa et derrière les quatre filles qui s'agglutinèrent au fond du véhicule tout en

continuant à glousser en le regardant. Alors, décidant que ça suffisait, ces moqueries à son égard, il les fixa d'un regard volontairement vide, ce qui lui permit de le maintenir assez longuement pour que les filles baissent le leur et cessent progressivement leur méchant jeu. Quand elles se furent tues, il s'approcha du fond du car et, tourné vers elles, sembla regarder quelque chose qui se serait trouvé derrière. Il s'aperçut avec plaisir qu'elles ne savaient plus comment se comporter, qu'elles auraient bien voulu être ailleurs, et il pensa qu'elles regrettaient sans doute de s'être gaussées de lui. Alors, plus provocateur que jamais, il fit quelque chose qu'il n'aurait jamais osé faire en temps normal, il tourna la tête de façon à ce que son "mauvais profil" soit le plus visible possible aux yeux des filles, et il resta là, immobile, guettant sans en avoir l'air leur réaction. Il ne fut pas déçu : elles eurent des grimaces dégoûtées, des mimiques d'écoeurement, mais en silence car elles se taisaient complètement à présent et il crut sentir leur peur. Satisfait de cette vengeance, il revint vers le milieu du bus et s'assit sur une place libre, redevenu étranger à ce qu'il se passait autour de lui.

Quelqu'un appuya sur le bouton pour demander le prochain arrêt. Il jeta un coup d'oeil vers le fond, constata qu'elles ne bougeaient pas. Il ne broncha pas non plus. Son attitude intriguait Lisa Marin qui ne le quittait pas des yeux, essayant de se rappeler où elle l'avait déjà vu. Plus elle se creusait la mémoire, plus le souvenir la fuyait, pourtant il était là, tout près, mais il se déroba dès qu'elle pensait l'avoir enfin saisi.

Un second arrêt vit le même manège, de la part de ces protagonistes qui ignoraient jouer dans la même scène. A regret, Lisa dut descendre car c'était la station la plus proche de son domicile. Elle regarda une dernière fois le groupe des filles, l'une d'elles avait sorti un papier, elle l'entendit dire à ses camarades qu'elle devait faire quelques courses pour sa mère avant de rentrer et leur demander si elles voulaient bien l'accompagner. Le car redémarra, Lisa était passée dans les coulisses, le jeu continuait sans elle, qui ne savait toujours pas où elle avait vu ce jeune homme ; ça l'agaçait au plus haut point ! Elle sentait qu'elle ratait le dénouement et cela l'inquiétait.

Pendant ce temps, le bus continuait sa route, et ce fut l'arrivée sur l'esplanade de la supérette. Un remue-ménage au fond : les gamines s'apprêtaient à descendre. Lentement l'homme tourna la tête vers elles, rencontra leur regard qui aussitôt devint fuyant. Avec un petit sourire, il pensa qu'il était quand même arrivé à les faire taire, à les mater en somme. Cette assurance nouvelle, il la devait à son travail, se disait-il avec fierté. Il attendit que soient descendus tous ceux dont cet arrêt était le but puis il sortit à son tour et se mit à suivre les filles qui se précipitaient vers l'entrée du magasin ; le voyant sur leurs talons, elles accélérèrent l'allure et entrèrent en trombe. Lui, sans s'émouvoir, se dirigeait vers son objectif, désormais délivré de tout ce qui ne l'était pas. Il pressa le pas derrière elles.

Les filles, désormais paniquées, se propulsèrent vers une caissière en demandant le directeur. Celle-ci, étonnée, leur désigna un homme en costume derrière la paroi de verre du bureau à droite des caisses. Elles se jetèrent carrément sur lui, parlant toutes à la fois. Il n'arrivait pas à les calmer et les

pria de s'expliquer. Avec de grands gestes, elles désignaient une silhouette qui partait vers le fond du magasin, elles criaient, *mais monsieur, écoutez donc, il nous a regardées bizarrement, il nous a fait peur, il nous a suivies dans le car, il est descendu derrière nous, il nous a poursuivies jusque là, arrêtez-le, il nous veut du mal, c'est sûr !*

Le directeur haussa la voix pour se faire entendre, leur intimant de s'asseoir dans le bureau et de répondre à ses questions :

Donc, cet homme a pris le même car que vous, c'est ça ? Puis il vous a regardées ? Puis il est descendu au même arrêt que vous ? Puis il est entré dans le magasin derrière vous ? C'est ça ? Oui, bon. Et maintenant, vous le voyez encore, cet homme ?

Oui, cria une des filles, je le vois, il vient de ressortir de cette porte, là-bas, vous le voyez ? Arrêtez-le, monsieur, c'est un fou dangereux, un pervers, un...

Le directeur l'interrompit :

Qu'est-ce qui vous fait dire cela, mademoiselle ?

Elle insista :

Mais on vous l'a dit, il nous regarde, il nous suit partout ! Et vous avez vu sa tête ?

L'homme, agacé, prit un air sévère pour asséner :

Jeunes filles, on ne vous a jamais dit qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine ? Oui je l'ai vue, sa tête. Mais non, il ne vous a pas suivies : il est venu prendre son travail, il est allé chercher sa caisse et il va s'installer à son poste pour l'après-midi, c'est tout !

Au même moment, Lisa arrivée dans sa cuisine se tapa le front du poing, s'écriant "mais c'est... bien sûr !" à la façon de Raymond Souplex dans une série télévisée de son adolescence, *mais oui, voilà où j'ai vu ce visage, c'est la semaine dernière quand je suis allée faire le plein, lorsqu'il est sorti de sa cahute pour aider une dame qui prenait une bouteille de gaz... Le nouveau pompiste de la supérette !*

Le lendemain après-midi, la maman d'une des filles alla l'attendre à la sortie des cours ; après quelques courses en ville, avant de rentrer à la maison, elle s'arrêta à la station-service de la supérette. Le coup d'oeil étrange qu'échangèrent le préposé à la caisse et son adolescente de fille la laissa pantoise : *tu le trouves joli garçon ?* demanda-t-elle, amusée. Evidemment, elle ne voyait que le "bon profil" du

jeune homme qui les regarda partir sans émotion apparente pendant que la fille, rouge tomate, essayait de disparaître sous le tableau de bord...

C'est à ce moment précis que l'idée qui, mine de rien, avait tracé peu à peu son chemin dans l'esprit du jeune homme, se matérialisa soudain en quelques mots, comme écrits là et flottant devant ses yeux : "je vais me faire opérer."

Alors un grand choc dans sa poitrine lui coupa le souffle, puis aussitôt il se sentit incroyablement léger, léger...

Et il sourit à la vie.

L'AUTEURE

J'ai toujours aimé écrire, mais me suis longtemps contentée d'être "bonne en rédaction et en orthographe". C'est vrai que ça peut toujours servir... Et ce n'est qu'une fois à la retraite que j'ai enfin pu donner libre cours à cette passion.

Mon parcours professionnel a été très divers, ce qui m'a permis d'étoffer mon sens de l'observation et de conforter mon goût de l'écriture.

Les marginaux qui se sentent exclus de "la vraie vie" et la communication avec les animaux m'inspirent des nouvelles très différentes. J'aime aussi faire ressortir le côté humoristique de certaines situations vécues, même si, d'emblée, elles ne prêtaient pas à rire.

J'ai eu le bonheur de remporter plusieurs concours de nouvelles et d'être publiée en recueils les rassemblant par thème.

Je suis aussi l'autrice de quelques romans pour la jeunesse, voire pour tout public ayant gardé un esprit jeune.